

Bercements

Hiver 2024, ces vers de Victor Hugo résonnent dans ma tête : « la terre pleure, le soleil froid pâle et doux vient tard et part de bonne heure ». Les volets demeurent baissés, les rires d'élèves se sont tus ; le doute, ce « spectre myope et sourd qui m'emmène errer dans le bois sombre », m'envahit chaque jour davantage. Je ne reconnais plus mon reflet dans le miroir, je me demande où est ma place, où est passée cette flamme qui a toujours animé l'enseignante que je suis. Ce besoin insatiable de partager avec l'Autre aurait-il disparu ?

Septembre 2025, ces mots de Paul Verlaine m'accompagnent : « Pas un nuage, pas un souffle, rien ne plisse où ride cet azur implacablement lisse ». J'ouvre à nouveau la porte de cette salle qui fut si longtemps mon refuge, le soleil m'éblouit encore un peu trop fort, les doutes m'assaillent voire me submergent. Pourtant, je sens qu'il est temps de leur sourire à nouveau, que le moment est venu de croiser à nouveau leurs regards : la rencontre qui approche viendra-t-elle guérir mes blessures et faire renaître la foi tapie au creux de mes errances ?

Il apparut en premier dans l'embrasement de la porte, son regard inquiet croisa le mien et j'eus l'impression que l'immensité du couloir le rendait encore plus vulnérable. Il prit place tout près de moi, d'emblée un balancement continu s'empara de lui : il semblait résolument si différent, comme emporté dans un ailleurs qui me parut d'abord inaccessible. Un premier moment de lecture offerte nous réunit autour des mots des

« les poètes nous transportent dans un monde plus vaste ou plus beau, plus ardent que celui qui nous est donné ». C'est alors que son bercement se fit plus doux et que Maël leva vers moi ses grands yeux bleus où je crus percevoir enfin cette flamme qui avait tant manqué à mon être depuis des mois. D'une voix presque imperceptible que ses camarades n'entendirent pas, il laissa échapper ces bribes : « je rêve d'un monde où les autres me comprendraient, je veux devenir poète ».

Lorsqu'il prononça ces paroles et pour une raison qui m'échappe encore, je lui souris, ma vue se brouilla. Pour la première fois depuis des semaines, les rayons du soleil furent telle

une caresse rassurante : j'étais la seule à avoir recueilli cette confiance et je considérais ce moment comme un présent inestimable. Lui ne savait pas et ne saura peut-être jamais que ce bercement qui le rend si singulier fait aussi de lui un Petit Prince qui venait de me réconcilier avec moi-même mais aussi avec mes semblables. Lorsque la sonnerie retentit, je levai les yeux mais il avait déjà disparu, j'aurais juste voulu lui dire merci car grâce à lui ces lignes de St Exupéry refirent brusquement surface : « le véritable voyage c'est de parvenir en un point exceptionnel où la saveur de l'instant baigne dans tous les contours de la vie intérieure ».

Novembre 2025, les semaines ont passé, lui et moi nous sommes apprivoisés. Son inlassable bercement n'a pas disparu : il rythme mes heures de cours nous rappelant à tous combien le droit à la différence doit rester précieux. L'automne a envahi la cour et depuis ma fenêtre je regarde sereinement l'hiver qui approche. Lorsque j'écris ces lignes, Maël se trouve juste devant moi sans savoir qu'il m'a donné la clé d'un pays que je croyais devenu inaccessible : « je ne savais pas comment l'atteindre, où le rejoindre... C'est tellement mystérieux, le pays des larmes ». Il ne voit pas mon regard mouillé, il ne perçoit pas que ces bercements ont été pour moi un moyen de m'ouvrir à nouveau à l'Autre.

Sabine Rossignol, texte écrit le 12 novembre 2025 en salle 201.